

Le baiser (extrait)

Aristie Trendel

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trendel, A. (2002). Le baiser (extrait). *Liberté*, 44(1), 78–84.

Le baiser (extrait)

Aristie Trendel

traduit de l'anglais par Valérie Espargilière

Ce fut totalement inattendu au commencement, totalement déconcertant à la fin. J'avais atteint la maturité et pensais pouvoir estimer sans faiblir le lot qui m'était dévolu. Mais qui peut s'enorgueillir de posséder un tel trésor ? La passion est traîtresse. Med me mit en garde contre elle. Mais qu'en savait-il ? Du rayonnement de son sourire et du battement de son cœur et le ravissement de ses baisers ? Il n'en avait pas l'expérience. Je pensais que mon cœur schisteux se briserait et c'est ce qu'il fit. La passion est un terrain glissant. Je trébuchai et tombai et grimpai et boitai. Je ne pouvais la suivre tout du long. Tel un jour ensoleillé, béni des dieux, qui finit par virer à l'aigre. Cataclysmique. Et il faut chercher un abri. En dépit de son commencement et de sa fin, ce ne fut pas une histoire simple. Il faudrait toute une vie pour s'en faire une vision claire. Avec les femmes, il faut toute une vie pour mettre les choses au clair. C'est vrai, la

moitié en est passée, mais il reste l'autre moitié pour la mettre au clair.

Elle pouvait voir sans lunettes. Même les experts peuvent voir sans lunettes. Et puis ? Elle n'avait pas non plus de vision lucide. Rien qu'un bouquet mêlé d'émotions aveugles qui me tailladèrent comme un stylet d'acier. Et pourtant, j'aimais ses yeux brumeux, en particulier celui qui était aveugle, avec compassion celui qui était aveugle, pour son innocence et sa noirceur. C'était celui que je préférais, même si ce n'était pas celui qui m'avait fait la rencontrer. « Si tu n'étais pas belle, je crois que je ne t'aimerais pas », me dit un jour une amie. Elle me dit la même chose, bien qu'elle la formulât différemment. À la façon d'un expert. La cour pédante a ses propres codes. Lorsqu'elle pleurait, mon œil favori était également noyé de larmes et en était d'autant plus émouvant. Les larmes épuisantes d'un œil mort. La concurrence était rude entre ses lèvres et ses paupières. Elles réclamaient toutes ma bouche. Je voulais être impartiale mais une telle ambition était trop démesurée pour être satisfaite. D'ailleurs, ce ne pouvait être le même baiser. Les paupières se fermaient en papillotant lorsque ma bouche s'approchait, les lèvres s'ouvraient en frémissant. Entre une surface délicatement convexe scellée dans l'attente et un golfe entrevu engouffrant le moindre mouvement, il y a un monde de différence. La différence qui entraîne un baiser hésitant et un baiser assuré. Des plus risqués. Elle protestait contre mes tendances taxinomiques dans nos baisers. Leur évolution la submergeait. Elle détourna même les yeux du *Baiser* de Toulouse-Lautrec. Et ce n'était qu'un baiser. Quoique peu conventionnel. Le peintre lui-même disait que rien ne pouvait rivaliser avec quelque chose

d'aussi simple que cela. Si un homme peut comprendre cela, pourquoi pas elle ? Mais les peintres et les experts sont d'une race différente. En outre, l'esprit d'un expert ne peut atteindre à la simplicité. Mon propre esprit ne peut lui non plus atteindre à la simplicité. Il y a dans le baiser quelque chose de si indélébile et indéfini qu'il en rend complexe toute approche. Je ne suis pas experte quoique certains, à ma grande consternation, me considèrent ainsi. Mais ils n'ont pas rencontré de véritables experts.

C'était mon bébé, mon bébé avide, et alors ? La conscience physique que j'avais d'elle me transformait en un enfant affamé. Était-ce cette faim dévorante qui me fit lui dire les plus belles choses qu'une femme puisse dire à une femme ? L'ennui est que les femmes sont également sans pitié pour la femme qu'elles aiment. Intrépides. Sa bouche de bacchante ne m'effrayait pas. Sa langue acérée d'experte ne m'alarmait pas. Il est vrai que lorsque sa bouche se transformait en un torrent boueux et ma bouche en un flot confus, je restais un long moment sans voix. Je transitais à travers l'étendue silencieuse et déserte, accablée par un sort muet. Un rite de passage vers la parole qui restitua le baiser. De l'anarchie encombrante de la mémoire. Mémoire emmaillotée. Mémoire houssée. Étrange qu'elle doive choisir cela dans un rosaire de baisers. Ni le premier, ni le dernier, les extrémités surexposées, éteintes dans l'étendue silencieuse et déserte de chagrin. Mémoire vigoureuse. Elle faisait revivre sa régente rétive. Une survivante miraculeusement saine et sauve. Il devait y avoir un souvenir d'elle, quelque forme de réminiscence oubliée en dépit de sa volonté. Sa volonté ravageait sans pitié nos moments partagés. Mais le baiser inébranlable, indiscipliné.

Elle était imprévisible et contradictoire, mon amante, mon bébé et ses baisers d'autant plus.

Cet après-midi semble différent des autres parce qu'elle porte ses lunettes de soleil, mon amante conférencière. Pourquoi quelqu'un porterait-il des lunettes de soleil dans une salle de béton ? L'incongruité ne manque pas de me frapper. Pas le moindre rayon de soleil dans l'amphithéâtre sinistre. Dehors, c'est le printemps, mais le seul signe en est sa robe à manches courtes, jaune comme un narcisse, un « Doré de février ». À deux heures précises, elle est déjà là, sur son estrade, derrière ses lunettes de soleil qui lui vont mal. Elle doit être fatiguée. Elle veut cacher ses cernes. Ils semblent lui causer beaucoup de souci. Je me fiche de ses cernes, ombres persistantes du pays du lotus propice aux amants. « Comment vas-tu me regarder en cours ? » me demanda Med. « Directement dans la bouche », répondis-je. « C'est plus difficile pour moi que pour toi », dit-elle. Sa bouche bouge. C'est le plus beau trait de son visage. Des lèvres festives. Elles m'évoquent des plantes qui poussent sur la pierre. Elles peuvent dissiper mon attention. Sa voix, articulant à outrance, la reconcentre. Elle ne se débrouille pas mal, malgré ses lunettes de soleil. Une démonstration impressionnante d'art oratoire. J'y réponds comme à un appel personnel. Un jour, elle m'a dit qu'elle avait le sentiment de ne parler que pour moi.

« Qu'est-ce qui rend ce texte différent des autres, quelle est sa saveur distinctive ? », s'enquiert-elle.

« La splendeur de la langue », affirmé-je. Elle a l'air ravie. Il semble que ce soit la réponse qu'elle attendait. Elle

ne s'oppose pas à mon développement taxinomique de ses mérites linguistiques. Ce doit être le printemps ou la splendeur de la langue. Elle ressemble vraiment à un narcisse en fleur, aujourd'hui, un « narcissus poéticus ». Mon attention fond à nouveau comme celle d'un enfant. Le ciel de béton au-dessus de ma tête cède et révèle un somptueux spectacle d'étoiles filantes en plein milieu de l'après-midi. J'essaie de capturer les mots d'un autre texte. Je sais qu'il est tiré des *Illuminations* de Rimbaud, mais la précision me fuit. Je suis condamnée à leur euphorie provoquée par des fragments désordonnés. C'est de l'identité du narrateur qu'elle débat à présent. Personne ne semble le percevoir. « Il est très narcissique », dis-je. C'est mon point de départ, le point de départ du texte et c'est là qu'elle entend commencer. Elle s'étend sur le sujet et le traite avec une ironie sympathisante. Elle explore maintenant d'autres traits. « Je pense qu'il a des tendances homosexuelles », dis-je innocemment. C'est stupéfiant. Elle arrache ses lunettes de son nez. Je crains qu'elle n'en ait abîmé une branche. À mon étonnement, elle semble interloquée. Elle n'a pas de cernes. Elle semble reposée. Il me revient que le jour où je nous ai fait prendre en photo, elle a mis ses lunettes. « Vraiment, dit-elle légèrement, ce brillant jeune homme » et se penche sur le texte. Je vois que je l'ai égarée, j'ai franchi la ligne, mais il est trop tard pour faire marche arrière, je donne quelques preuves. Il est trop tard pour qu'elle puisse se raviser, elle rejette les preuves. Elle poursuit sur un terrain textuel devenu glissant. Mais il n'y a pas de danger, en fait. Le public est silencieux et obtus. La splendeur du langage ne le pénètre pas. Je réalise qu'elle a obstrué le réseau métaphorique, éminemment sexuel. Elle a refusé de suivre les ramifications du texte. Elle l'a purgé de son âme.

Je suis perplexe. Nos esprits ont toujours avancé le long des mêmes lignes.

Le couloir a de grandes fenêtres. Telles des Anglaises, nous parlons du temps. À mes côtés, je la sens comme la matérialisation de quelque miracle, une huitième merveille. Son bureau est petit et encombré. Les meubles massifs. Ils réduisent l'espace où l'on peut marcher. « Ferme la porte », me dit-elle. Elle déplace des piles de livres sur son bureau, remue des papiers dans le tiroir. Je ferme la porte et me tourne vers la bibliothèque qui couvre le mur entier. J'ignore ce qui se passe dans son esprit. Les miracles nous échappent, même lorsqu'ils atterrissent en plein sur nos genoux. Elle vient vers moi ou plutôt me tombe dessus, un éclair d'exaltation. « Tu exagères. Me jeter ça en pleine figure », me dit-elle de manière presque haletante. La grêle d'un baiser, une goutte, un flocon de neige. Une étincelle dans l'air, une lueur sur la peau. Je ne sais si elle a visé ma nuque. Probablement pas. Mais le voici, un baiser, une larme de rosée du matin, une perle de passion, un souffle de brio, un éclat de bravoure. Aurais-je connu ses intentions, je lui aurais offert ma bouche, mais comment aurais-je pu les deviner en un endroit aussi inapproprié ? Cela dit, existe-t-il réellement un endroit inapproprié pour l'amour ? D'ailleurs, elle n'avait aucune intention. Elle était impulsive et impétueuse, ma chérie qui m'a quittée. « Je pensais que c'était ce que tu attendais », dis-je désolée, profondément confuse. Et tout devient clair, peut-être pas dans la seconde qui suit mais dans les minutes aimantes qui consomment mon cœur enfiévré. Le long du couloir, en descendant les escaliers, à travers le campus, vers son appartement. Son baiser erratique, un coup incandescent sur ma nuque.

Ce qui précéda, ce qui suivit, blessa et mutila dans une frénésie de destruction. Elle était obstinée et j'étais nostalgique. Elle n'éclipsa pas toutes les autres femmes. Je ne pouvais croire que la féminité, ce n'était que cela. Les vents mauvais d'Éole. Je devais trouver quelque marge de liberté, chercher un abri du côté sous le vent. Le côté de la féminité qui ne détruit pas mais transforme. Le visage blanc de Kali.

C'est, bien sûr, la même vieille histoire. D'Éros et de Thanatos. Les gens que nous avons aimés sont les gardiens de ces moments que nous avons le plus chéris et où nous craignons la mort. Peut-être est-ce cela qui les rend inoubliables. Leur bouche généreuse n'a jamais lésiné là-dessus. Leur baiser séminal, un jalon étourdissant dans la mémoire. Si cette secrétaire dévouée en avait eu l'expérience, elle aurait écrit les lettres d'amour. De la manière dont les choses se sont passées, il n'y en eut aucune.

De quoi est fait un baiser ? D'argile à laquelle on aurait insufflé la vie ? De couleurs teintées d'âme ? Il ressemble à un mystère, celui qui transforme le pain en corps divin. Celui qui a le goût de la douceur cendreuse de la mort. Elle n'en détecta pas tous les ingrédients. Comment l'eût-elle pu ? Un comité entier d'experts ne le pourrait. Quand bien même ils en auraient l'expérience, le sens leur en échapperait. Même aux experts. Le sens lui en échappe également. Elle tente de leur transmettre l'expérience. L'expérience du baiser, le goût transsubstantiel, l'expérience ronde comme un baiser, d'avoir souffert pour un homme et une femme. Elle peut se le représenter comme le dernier rôle de vie sur ses paupières glacées, le sceau apposé sur une fin éternellement différée.